

indigne de moi ! Mais pour racheter cette faute, ce crime, si vous voulez, je suis prêt à faire ce que vous m'ordonnez, à être votre misérable esclave pour obtenir ce pardon que je viens vous demander et que je vous demanderai à genoux, si vous l'ordonnez !

L'habituel froncement de sourcils de la Tzigane marquait son front de sa barre noire.

—Je n'ai rien à vous pardonner, je n'ai rien à vous ordonner, dit-elle d'un air plus ennuyé que sévère, humiliant et dédaigneux. J'ai à vous demander de me laisser libre et de ne reparaitre jamais dans ma vie !

—Alors, je vois que vous ne me comprenez pas !... fit Michel avec une brusquerie soudaine.

—Non, je l'avoue, pas du tout.

—En vous demandant si vous allez épouser le prince Andras, je vous demandais aussi, n'avez-vous pas deviné ? cette autre chose : "Voulez-vous m'épouser, moi, Michel Menko ?"

—Vous ? s'écria la jeune fille.

Il y avait dans ce cri, dans ce *vous !* jeté avec un mouvement rapide de recul, une stupéfaction faite d'effroi, de mépris et de colère.

Menko et fut comme souffleté.

—Vous ? dit-elle encore.

Et il sentait gronder dans ce mot tout un amas de rancœurs cruelles, de haines étouffées qui, brusquement, faisaient explosion, menaçantes.

—Oui, moi, dit Michel, supportant le choc en se roidissant contre l'injure de ce cri, de ce mouvement méprisant contre l'expression même du visage de Marsa. Moi qui vous aime, moi à qui vous avez appartenu, moi que vous avez aimé !

—Ah ! ne dites pas cela, vous ! s'écria-t-elle en bondissant sur la petite table où les armes traînaient parmi les objets d'art. Ne soyez pas assez vil pour me parler d'un passé dont il ne me reste rien que le dégoût ! Que pas un mot qui me le rappelle ne monte à vos lèvres, pas un, vous entendez, ou je vous tue comme un insulteur et comme un lâche !

—A la bonne heure, Marsa ! dit-il avec une expression de passion folle. Je mourrais de votre main et vous n'épouseriez pas cet homme !

Elle était tombée, — se faisant peur à elle-même, écartant sa vue de ces poignards qui brillaient, — sur le tapis du divan, courbée, les deux mains serrées entre les genoux et elle suivait du regard, un regard de fauve, ce Michel qui lui disait maintenant, s'exaltant follement à cette idée de mourir par elle :

—Vous devez bien savoir, Marsa, que ce n'est pas la mort qui peut effrayer un homme comme moi ! Ce qui me fait peur, c'est, vous voyant perdue un moment, et vous perdre tout à fait : c'est de savoir qu'un autre sera votre mari, vous aimera, recevra vos caresses et vos baisers ! Voyez-vous, à cette idée que cela est possible, il me passe des visions de folie devant les yeux. Je me sens capable de tout pour vous ressaisir. Marsa ! Marsa ! Mais vous m'avez aimé pourtant, moi !

—J'aime l'honneur, la vérité, la droiture, dit Marsa de sa voix qui devenait sèche, implacable. J'ai cru vous aimer. Je ne vous aimais pas !

—Vous ne m'aimez pas ? dit-il.

Ce coup droit, en plein cœur, dans ses souvenirs, dans son passé, dans ce qui était le remords et le charme cruel de sa vie, lui faisait l'effet d'une lame rougie entrant dans sa chair.

—Non, non, non, je ne vous aimais pas. J'ai cru vous aimer, je vous le répète.

Savais-je ce que c'était que la vie même quand vous êtes venu ? J'étais souffrante, malade, condamnée, croyant mourir, n'ayant jamais entendu un mot de pitié tomber d'autres lèvres que les vôtres... J'ai pu croire que vous étiez un homme d'honneur. Vous n'étiez qu'un misérable. Vous m'avez trompée. Vous vous êtes donné à moi comme libre. Vous étiez marié. Faible, malgré cette énergie qui me ferait aujourd'hui me tuer sur

l'heure, — oh ! me déchirer de mes ongles plutôt que de vous appartenir une fois encore, — je vous ai écouté ; j'ai pris pour de l'amour ce qui n'était qu'un ramage banal ; moitié par violence et moitié par ruse, comme toujours, vous êtes devenu mon enfant, je ne sais comment, je ne sais plus quand, — je tâche d'oublier ce mauvais rêve ; — et lorsque, aveuglée par vous, croyant que j'avais pour vous de l'amour, car je le croyais, soit, je me figurais m'être donnée pour la vie à un homme digne du dévouement profond, ardent que je sentais prêt en moi, en tous les sacrifices ; lorsque je vous ai donné ma foi, lorsque vous m'avez prise par une conversation banale, par un hasard, dans un bal, que ce Michel Menko, dont j'ai horreur de porter le nom, sera mon mari, — vous me le répétiez dans vos mensonges, — ce comte Menko, cet homme d'honneur, celui à qui je croyais naïvement, est marié, marié à Vienne et a déjà donné ce nom dont il trafique comme d'un instrument d'infamie et comme d'un moyen de plaisir !... Ah ! pouah ! c'est hideux cela, tenez, dit la Tzigane dont le corps tout entier frissonnait de dégoût et qui instinctivement se reculait sur le divan comme à l'approche de quelque contact détesté.

Michel, le visage convulsé, fort pâle, écoutait, baissant le front.

—Tout ce que vous dites est la vérité, Marsa, mais ma vie, toute ma vie pour expier ce mensonge !

—Il y a des infamies qu'on efface jamais. Point de pardon à qui n'a point d'excuse.

—Une excuse ? Si, Marsa, j'en ai une ! J'en ai une : je vous aimais !

—Et parce que vous m'aimiez, il fallait me trahir, me mentir et me tâcher perdre ?

Je vous avais vue, je n'aimais point la femme que j'avais épousée ; je voulais, — espérant je ne savais quelle impossibilité future, — me rapprocher de vous, et, pour me faire aimer, je n'osais dire que je n'étais pas libre. Mais si je mentais, c'est que je tremblais de n'avoir pas le droit de vous entourer de mon dévouement ; c'est que j'avais peur de ne pouvoir être aimé, et que cette passion que j'avais pour vous emplissait chaque jour davantage ma vie ! Ah ! cela sur tout ce qu'il y a de sacré, je vous le jure ! Je vous le jure !

Il lui rappelait alors, tandis qu'elle relevait avec une expression méprisante sa belle lèvre fière, il évoquait devant elle leurs premières rencontres, cette soirée chez lady Brolway, à Pau, où il l'avait vue pour la première fois, leurs causeries, l'impression ineffaçable produite sur lui par sa beauté, et cette saison d'hiver, ces promenades pleines de féeries qu'ils avaient faites, là-bas, dans l'enivrement de cette saison tiède, sous les arbres dont pas un souffle de vent ne faisait osciller les feuilles et ces excursions par les vallées aux tons d'or, de pourpre ou de vert sombre avec l'horizon des Pyrénées et la neige blanche comme couronne, au loin, dans le soleil. Elle ne se rappelait donc pas des lentes causeries sur la terrasse, les soirées qui sentaient le printemps, et ce jour où, près du Gave, elle avait failli mourir, emportée par le cheval qu'il avait saisi aux naseaux, se laissant secouer et traîner sur le sable pour la sauver ? Oui, il l'avait aimée, bien aimée, et c'est parce que, tenant à portée de sa main cet amour qui l'enflammerait il redoutait comme une mort de se voir chassé de ce paradis qu'il avait caché à Marsa la vérité sur la vie. Et, sans doute, en interrogeant un de ces Hongrois ou de ces Viennois qui habitaient Pau, elle eût pu savoir que le comte Menko, premier secrétaire d'ambassade de l'Autriche-Hongrie à Paris, avait épousé l'héritière d'une des familles les plus considérables de Prague, jolie fille, mais inintelligente et hautaine, ne comprenant guère le caractère plein de contrastes de son mari, détestant Vienne où il la conduisait, Paris où il la voulait présenter, et exigeait peu à peu de Menko qu'il vécût au pied

du Hhraschin, dans cette vieille ville de Bohême où, avec ses instincts de mondain et ses ambitions de diplomate, il étouffait littéralement. Alors, soutenue dans cette sorte de duel avec son mari par sa famille, la jeune femme dictait presque à Michel Menko ses conditions. Elle entendait vivre à Prague, auprès des siens, dont les vieilles idées, les préjugés, l'âpre amour de l'argent et les habitudes déplaisaient au jeune Hongrois. Libre donc à lui de choisir. Sa femme abandonnerait volontiers une partie de sa dot pour reconquérir son indépendance. "Il était juste, disait-elle insolemment que, s'étant trompée sur les goûts de l'homme qu'elle épousait par raison plutôt que par inclination, elle payât son étourderie.

Payer ! Le mot avait fait monter le sang au front de Menko. N'eût-il pas été riche, comme il l'était, eût-il eu besoin de gagner son pain heure par heure pour vivre qu'il n'eût pas souffert qu'on osât lui parler ainsi d'une telle façon brutale. Il s'était irrité, emporté, secouant le joug que voulait lui imposer la fille entêtée du vieux gentilhomme tchèque ; et il partait, rompant brusquement une union où l'époux et la femme s'apercevaient si cruellement de leur erreur.

Cette sorte de divorce librement consenti, sans scandale et sans bruit, Marsa eût pu savoir qu'il existait de fait si elle eût douté, un moment de la parole de Menko. Mais lorsqu'il s'était présenté à elle, avec toutes les allures d'un prétendant et les timidités d'un fiancé, comment eût-elle supposé que cet homme pouvait mentir ou taire un tel secret ?

La pauvre Marsa, enthousiaste, illuminée, âme dès longtemps éprise de l'audace chevaleresque, du courage de toutes les vertus mâles qui étaient celles de sa Hongrie elle-même ; Marsa enivrée dès son enfance par les récits presque fantastiques des légendes de la guerre de l'indépendance, et plus tard, par ses lectures, ses causeries, ses réflexions et ses comparaisons mentales, Marsa s'enivrait elle-même de cette espèce de poussière d'héroïsme qui dégagait ce passé comme une fleur son pollen, devait appartenir, au moins par l'imagination, au premier être qui, passant dans sa vie, incarnerait pour elle le charme même et la bravoure de sa race.

(A suivre.)

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm Daniel.

### Décisions judiciaires concernant les journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et ne prouve "prima facie" d'intention de fraude.